

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Se réinventer en Amérique : le réel et le fictionnel dans l'oeuvre de Régine Robin et de Moacyr Scliar

Sérgio Israel Levemfous

Numéro 31, printemps 2017

Patrimoine oral et valorisation à l'ère du numérique (2^e partie)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1062007ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1062007ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Levemfous, S. I. (2017). Se réinventer en Amérique : le réel et le fictionnel dans l'oeuvre de Régine Robin et de Moacyr Scliar. *Port Acadie*, (31), 103–122.
<https://doi.org/10.7202/1062007ar>

Résumé de l'article

Du fait d'une population assez hétérogène, mêlant des cultures et ethnies variées, le caractère interculturel du Canada, et particulièrement du Québec, pourrait relever d'une forme de patrimoine immatériel. À partir de deux monologues intérieurs exprimant un conflit de générations, le conte « L'immense fatigue des pierres » du livre éponyme de la franco-qubécoise Régine Robin, esquisse de façon fictionnelle la ville de Montréal, la condition juive, l'errance et la problématique du multilinguisme. Professeure, sociologue, romancière-essayiste et essayiste-romancière, Robin dessine, au fil d'un récit bio-fictionnel, l'image d'une Montréal lieu d'accueil où il est possible d'élaborer, de construire et de déconstruire appartenances et mémoires. Le contexte littéraire américain est riche de ces imaginaires mettant en scène l'insertion d'individus provenant de migrations. Au Brésil, l'écrivain Moacyr Scliar a consacré quasiment l'ensemble de son oeuvre à la problématique de l'immigration juive et son inscription dans le contexte national. Cet écrivain, qui a été membre de l'Académie brésilienne des lettres, a écrit plus de quatre-vingts livres, essais, contes et romans, de sorte que les exemples fictionnels sur cette problématique sont nombreux. Nous retiendrons, en guise de contrepoint au texte de Régine Robin, le parcours de deux personnages du roman *Sa Majesté des Indiens* qui quittent avec leurs familles l'Europe pour le Brésil, chacun migrant vers une région et des réalités différentes. Le récit permet d'exposer, à partir des expériences vécues par ces personnages, la diversité culturelle du pays.

Se réinventer en Amérique : le réel et le fictionnel dans l'œuvre de Régine Robin et de Moacyr Scliar

Sérgio Israel Levemfous
Universidade Estadual de Santa
Cruz / Université Paris-Sorbonne
Universidade Federal da Bahia

Résumé

Du fait d'une population assez hétérogène, mêlant des cultures et ethnies variées, le caractère interculturel du Canada, et particulièrement du Québec, pourrait relever d'une forme de patrimoine immatériel. À partir de deux monologues intérieurs exprimant un conflit de générations, le conte « L'immense fatigue des pierres » du livre éponyme de la franco-québécoise Régine Robin, esquisse de façon fictionnelle la ville de Montréal, la condition juive, l'errance et la problématique du multilinguisme. Professeure, sociologue, romancière-essayiste et essayiste-romancière, Robin dessine, au fil d'un récit bio-fictionnel, l'image d'une Montréal lieu d'accueil où il est possible d'élaborer, de construire et de déconstruire appartenances et mémoires. Le contexte littéraire américain est riche de ces imaginaires mettant en scène l'insertion d'individus provenant de migrations. Au Brésil, l'écrivain Moacyr Scliar a consacré quasiment l'ensemble de son œuvre à la problématique de l'immigration juive et son inscription dans le contexte national. Cet écrivain, qui a été membre de l'Académie brésilienne des lettres, a écrit plus de quatre-vingts livres, essais, contes et romans, de sorte que les exemples fictionnels sur cette problématique sont nombreux. Nous retiendrons, en guise de contrepoint au texte de Régine Robin, le parcours de deux personnages du roman *Sa Majesté des Indiens* qui quittent avec leurs familles l'Europe pour le Brésil, chacun migrant vers une région et des réalités différentes. Le récit permet d'exposer, à partir des expériences vécues par ces personnages, la diversité culturelle du pays.

Abstract

Because of a rather heterogeneous population, mixing various cultures, and ethnic groups, the intercultural character of Canada, and particularly of Québec, can be viewed a form of intangible heritage. Combining two internal monologues expressing a conflict of generations, the story "L'immense fatigue des pierres," from the eponymous book by Régine Robin, outlines through fiction the city of Montréal, the Jewish condition, wandering and the issue of multilingualism. Professor, sociologist, novelist-essayist and essayist-novelist, Robin draws, over the course of a bio-fictional narrative, the image of Montréal as a welcoming place where it is possible to elaborate, construct, and deconstruct belongings

and memories. The American literary context is rich in these imaginary scenes featuring the insertion of individuals from migrations. In Brazil, the writer Moacyr Scliar devoted almost all his works to the issue of Jewish immigration and its inclusion in the national context. This writer, who has been a member of the Brazilian Academy of Letters, has written more than eighty books, essays, tales and novels, such that the fictional examples of these themes are numerous. We will consider, as a counterpoint to the text of Régine Robin, the journey of two protagonists of the novel Sa Majesté des Indiens who leave Europe for Brazil with their families, each migrating to a different region and reality. The story reveals, through the experiences lived by these persons, the cultural diversity of the country.

Mots clés

Américanité, littérature québécoise, littérature brésilienne, errance, altérité, identité juive, transferts culturels

Keywords

Americanism, Québec literature, Brazilian literature, wandering, otherness, Jewish identity, cultural transfers

Introduction

Peuplées par les ethnies les plus variées, conséquence d'un long processus de colonisation et de vagues migratoires successives, les Amériques sont un vrai laboratoire culturel, un espace imprévisible où les cultures des différents peuples s'entrecroisent, donnant origine à des identités composites. Transferts culturels, culture en mouvement et interculturalité sont des expressions assez fréquentes dans les écrits de chercheurs en sciences humaines lorsque le sujet abordé concerne les Amériques et ses particularités communes, permettant de proposer une littérature comparée. L'étude que je propose comporte un corpus littéraire et traverse plusieurs domaines des sciences humaines. Se réinventer en Amérique, titre de cet article, évoque un imaginaire qui entoure le Nouveau Monde : le rêve américain, une vie sous les tropiques, un exil au sens large. C'est un imaginaire construit et continuellement ressignifié à mesure que les singularités se présentent.

Un bon nombre d'écrivains ont consacré une partie importante de leurs œuvres à aborder ce sujet. C'est le cas de la Franco-Canadienne Régine Robin, née à Paris en 1939, et de l'écrivain brésilien Moacyr Scliar (1937-2011). La première s'inscrit dans un courant d'écrivains québécois qui privilégient dans leurs écrits une idée de construction nationale qui n'a pas le pays comme centre, et une approche identitaire qui signale et renforce l'ample diversité culturelle et ethnique composant le Québec. Un Québec dont le caractère interculturel pourrait relever d'une forme de patrimoine immatériel. Robin transite par plusieurs champs de la connaissance humaine, tels que la sociologie, l'histoire, la littérature et l'analyse du discours. D'une interrelation de ces domaines résultent ses romans : une sorte de mise en texte de ce qu'elle propose en tant que théoricienne. L'œuvre de Moacyr Scliar, originaire du sud du Brésil (il est né et a vécu à Porto Alegre), est quant à elle axée surtout sur la problématique de l'immigration juive au Brésil et sur l'adaptation et l'intégration de ces migrants à la société brésilienne. Scliar utilise l'humour et une certaine légèreté pour composer des personnages pas tout à fait à l'aise dans leurs contextes, car vivant

un conflit interne qui consiste pour eux à essayer de se constituer une identité, composée de traces de mémoires et de la nouvelle réalité qui les entoure. Membre de l'Académie brésilienne des lettres, Moacyr Scliar est l'auteur de plus de 80 publications parmi lesquels romans, contes et essais traduits en plusieurs langues. Son ouvrage le plus connu au Canada est probablement *Max et les félins* (Les intouchables, 2003). Publié au Brésil en 1981 et traduit en plusieurs langues, le livre a eu une importante répercussion après que l'œuvre de l'écrivain canadien Yann Martel, *Life of Pi*, récipiendaire du prix Booker Prize en 2002, a été dénoncée par le journal *The Guardian* comme un plagiat de ce livre de Scliar. *Max et les félins* s'inscrit dans le réalisme magique brésilien et traduit les difficiles chemins parcourus par les immigrants, souvent d'origine juive, pour arriver en Amérique, particulièrement au Brésil.

J'envisage ici de vous présenter plus précisément le conte de Régine Robin intitulé « L'immense fatigue des pierres », tiré de son livre éponyme¹ et le roman de Moacyr Scliar *A Majestade do Xingu*² (*Sa Majesté des Indiens*), traduit du portugais par Séverine Rosset et publié par Albin Michel en 1998. Dans ces deux récits nous sont présentés deux contextes américains d'immigration, à savoir le Canada, selon la perspective des deux personnages féminins de Robin qui décident de s'installer à Montréal, et le Brésil, avec le cas des deux personnages masculins de l'œuvre de Scliar.

« L'immense fatigue des pierres », biofiction d'un « chez soi improbable »

Comprendre la production de Robin, c'est en quelque sorte pénétrer dans l'ambiance littéraire québécoise contemporaine, peut-être mieux connue en France qu'au Brésil. Les importantes et plus au moins récentes vagues migratoires ont généré au Québec ce qu'il est convenu d'appeler « l'écriture migrante », qui est le fait d'un courant d'écrivains d'origines les plus diverses qui privilégient

1 Régine Robin, *L'immense fatigue des pierres*, Montréal, XYZ, coll. « Étoiles Variables », 1996, 192 p.

2 Moacyr Scliar, *A majestade do Xingu*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, 210 p.

dans leurs écrits une idée de construction identitaire à travers une approche mettant en évidence l'ample diversité culturelle et ethnique caractéristique du Québec.

Inscrite dans cette logique, Robin publie *L'immense fatigue des pierres* treize ans après la parution de *La Québécoise*³, son premier roman. Ce parcours prolonge celui d'une mise en texte des principales thématiques présentées dans ses essais, comme, par exemple, la mémoire, la question juive, et l'expérimentation d'une identité fictive. En d'autres termes, sa production littéraire devient un « laboratoire d'expérimentations » textuelles et identitaires, puisqu'il est question de s'inventer de nouvelles identités et appartenances, à l'aide des réseaux sociaux, par exemple, comme on peut le constater dans les autres contes de son livre.

L'immense fatigue des pierres nous présente sept histoires difficiles à classifier (nouvelles ou contes ?), ni tout à fait vraies ni tout à fait inventées, mettant en scène des personnages basés sur quelqu'un de connu ou sur l'auteure même. Ces histoires constituent une autofiction au sens de Serge Doubrovsky, une « biofiction » selon Régine Robin, ce qui suit, en quelque sorte, la même logique de ce qu'elle comprend par « roman mémoriel », notion qu'elle développe dans son livre qui porte le même titre. Cette notion renvoie à :

Un individu, un groupe ou une société qui pense son passé en le modifiant, le déplaçant, le déformant, s'inventant des souvenirs, un passé glorieux, des ancêtres, des filiations, des généalogies ou au contraire, luttant pour l'exactitude factuelle, pour la restitution de l'événement ou sa résurrection⁴.

Dans le même ouvrage, Robin utilise à titre d'exemple « L'agenda », l'une des sept histoires qui intègrent *L'immense fatigue des pierres* (une fille qui essaye de recréer l'histoire de sa mère décédée à partir de ses notes dans les agendas) pour illustrer *grosso modo* le parcours de ses œuvres littéraires. Son écriture

3 Régine Robin, *La Québécoise*, Montréal, XYZ, 1993, 232 p.

4 Régine Robin, *Le Roman mémoriel*, Montréal, Préambule, coll. « L'univers des discours », 1989, p. 48

serait comme un puzzle, constitué d'un passé inexact, de traces de mémoire, une composition de faits et d'éléments fictifs.

Cette petite nouvelle qui traite du biographique, des traces, de la mémoire, dit assez bien où va mon texte. Ni tout à fait théorique dans la discursivité qu'il emprunte, ni tout à fait fictionnel, ni fiction-théorique à proprement parler. Itinéraire, il s'arrête à certains repères du temps, de l'espace, de la théorie, de la fiction. Il tente de jalonner sa réflexion comme il peut, empruntant à tous les discours, à toutes les formes. Discours hybride⁵ !

En somme, Régine Robin, romancière-essayiste et essayiste-romancière, crée au fil d'un récit bio-fictionnel un espace interstitiel entre les faits et la fiction qui permet de combler les manques ou les impossibilités du récit (impossibilité de faire revenir les mémoires refoulées, traumatiques, ou l'oubli même). Le tout dans un exercice continu de compréhension de soi-même dans un milieu qui n'arrive jamais à parfaire une idée complète d'un « chez soi », mais qui est en même temps présenté comme lieu carrefour ouvert aux possibilités. C'est l'image d'une Montréal lieu d'accueil où il est possible d'élaborer, de construire et de déconstruire appartenances et mémoires.

Se réinventer en Amérique devient une des thématiques centrales du conte « L'immense fatigue des pierres ». Celui-ci évoque tout un imaginaire autour des aspirations des migrants concernant le Nouveau Monde : le rêve américain, un exil au sens large. Un imaginaire construit et continuellement resignifié à mesure où les singularités se présentent. À la différence de ce qu'on trouve chez Moacyr Scliar qui consacre une grande partie de son œuvre à décrire l'immigration de la première moitié du xx^e siècle où les familles partaient vers l'Amérique pour échapper aux infortunes de la guerre, de la misère ou des persécutions, dans ce conte de Robin, l'intention décrite de migrer est plus récente, elle se situe autour des années 90, à un moment où la vie des personnages est en quelque sorte stable et structurée, au moins financièrement.

5 *Ibid.*, p. 15

À partir de deux monologues intérieurs exprimant un conflit de générations, le conte « L'immense fatigue des pierres » esquisse de façon fictionnelle la condition juive, l'errance et la problématique du multilinguisme. Le lecteur s'attend à ce qu'une mère et sa fille se retrouvent dans un aéroport (Roissy), rencontre qui n'arrive jamais, et ce sur fond de description de Montréal, hypothétique ancrage pour ces deux personnages errants en quête d'un havre. La proposition est de tout recommencer en Amérique. Tout s'y avère imprévisible. L'une écrivaine, l'autre artiste. Un dépaysement commun entre elles et cette fluctuation d'une langue à l'autre, de sa langue à la langue de l'autre, propre aussi au contexte montréalais :

Nous sommes des errantes, des étoiles filantes, toujours à côté de nos pompes, de nos lieux, de nos langues. J'ai pensé à ça l'autre soir. Tu travailles en hébreu et moi j'écris en anglais. Des langues étrangères, des langues d'ailleurs. Recommenceras-tu à partir de débris ? Il est vrai que tu fais de bien jolis collages alors que je n'écris que des romans à intrigues qui coulent comme de la pâte, mais tout de même⁶.

Dans cette structure complexe propre au style robinien, s'entrecroisent les voix : discussions entre une mère souvent absente qui a beaucoup voyagé et sa fille, sur leur situation en tant qu'immigrantes, juives, mêlant critique et autocritique autour d'une remémoration douloureuse et mélancolique de leur passé et des lieux de mémoire (Jérusalem, Paris, New York, entre autres). La mère fait émerger certains souvenirs souvent associés aux traumatismes de la Deuxième Guerre, comme si psychologiquement restait cousue sur son bras l'étoile de David. Toutes les deux mettent en question leur destin : vies de déplacements, de déplacés, et le sentiment d'être dans un entre-deux, parfaitement représenté par l'ambiance des aéroports :

Nous passons une partie de nos vies dans ces aéroports entre deux avions qui ne vont jamais dans la même direction dans l'espoir de peut-être un jour pouvoir se parler, et chaque fois nous nous quittons avec la même angoisse⁷.

6 Régine Robin, 1996, *op. cit.*, p. 10.

7 *Ibid.*, p. 14.

À la fin du conte, une troisième voix s'interpose entre les deux monologues, une voix omnipotente en qualité d'auteure qui change le rythme du récit, questionne le destin de ses personnages et suggère qu'ils doivent aller vivre à Montréal. La décision d'aller résider à Montréal est entre autres liée au fait que les personnages voient cette ville comme un point d'intersection, un lieu (ou un entre-lieu, terme fréquemment utilisé par Robin) de diversité culturelle et linguistique, résultant d'un cosmopolitisme *sui generis* capable, selon ce qui est décrit, de déclencher une sensation propre aux errants, celle d'un contradictoire dedans et dehors en même temps, un chez soi improbable. Cette ambiance, selon le récit, offre aux personnages certains plaisirs, procurés par sa diversité et par la nostalgie, nourrie par les journaux, les restaurants typiques d'« ailleurs » et autres choses qui rappellent Paris ou d'autres villes ou réalités liées au passé. Mère et fille se sentant étrangères, elles ont besoin de partager et de voir reconnue leur étrangeté, et c'est à Montréal qu'elles considèrent trouver cette complicité nécessaire à leur existence. Dans ce sens, ce conte ne s'éloigne donc pas de ce qu'on trouve dans le roman *La Québécoise* concernant la relation entre l'immigrant et le milieu. Il s'agit dans ce roman d'un personnage en voie de devenir Québécoise (et non Québécoite), cherchant à constituer une connaissance de soi-même et de sa société, et pour qui Montréal se présente comme le lieu de l'entre-deux où les paradoxes peuvent coexister :

J'ai une passion pour cette ville océan où chacun se sent chez soi et nulle part à la fois – c'est comme un gigantesque no man's land, un campement pour exilés, pour personnes déplacées. Ici nous sommes tous les métèques, des pâtres grecs – j'aime ça⁸.

Dans « L'immense fatigue des pierres », la voix omnipotente qui s'interpose entre les monologues de la mère et de la fille confère un caractère d'essai au conte. On est dans l'hybridation des genres, dans un régime qui bascule entre le biographique et le fictionnel. Il

8 Régine Robin, 1993, *op. cit.*, p. 35

nous est même présenté un schéma de ce que l'auteure prévoit être un roman. Celle-ci joue avec le texte qui pourrait être biographique et le fait échapper en même temps à ce genre en se justifiant, par exemple, d'avoir vieilli le personnage de la mère par rapport à elle, Régine Robin⁹.

Si le rapport avec le passé est basé sur les traces et les mémoires fragmentées des personnages, on doit souligner l'attirante stratégie discursive autour de leur rencontre, consistant à tout présenter dans la perspective du possible et du conditionnel (stratégie d'ailleurs utilisée dans la composition du roman *La Québécoise*). Pourrions-nous dans ce cas considérer une relation quelconque entre le temps du récit et les voix au féminin ? Question qu'on laisse ouverte, mais qui lance une réflexion lorsqu'on pense au roman de Scliar dont les deux personnages sont masculins et dans lequel le narrateur parle à son interlocuteur d'un temps vécu.

« Sa Majesté des Indiens » : deux cas d'immigration juive au Brésil

Sa Majesté des Indiens raconte un peu de l'histoire de Noël Nutels (1914-1973), Juif russe qui a immigré avec sa famille dans le nord-est brésilien. Il est devenu médecin hygiéniste et a dédié sa vie aux Indiens du Xingu, dans la forêt amazonienne. Admiré et respecté par des hommes de droite, de gauche, des militaires, il est responsable entre autres de la création du Service d'unité sanitaire aérienne (SUSA) qui apporte des ressources et médicaments aux villages le plus lointains. Il s'agit d'un personnage réel auquel Scliar s'est beaucoup intéressé, non par hasard : comme lui, il est médecin hygiéniste et sa famille est d'origine russe. Il suffit de parcourir un peu ses œuvres pour constater que Scliar se promène en permanence autour des thèmes de la littérature, de la médecine, de l'identité juive et de l'immigration.

Cet imaginaire social, le journaliste et critique littéraire Juremir Machado le considère comme une fiction collective partagée comme

9 Régine Robin, 1996, *op. cit.*, p. 36-37.

réalité objective, ce qui va à l'encontre de ce qui se passe dans les cas brésilien où les disparités ethniques, régionales et des classes sociales (souvent exposées dans l'œuvre de Scliar) semblent mettre en doute cet esprit ouvert à la diversité. On ne doit donc pas considérer que l'auteur entretient un type de lecture idéalisé de son contexte. Chez lui, l'éloge de l'acceptation de l'autre, comprise dans ce processus, serait également une reconnaissance des possibilités d'intégration dans un Brésil terre d'accueil de cette première moitié du 20^e siècle pour les immigrants provenant des régions sensibles ou en situation de guerre ou de persécutions.

Moacyr Scliar, dans l'ensemble de son œuvre, semble raconter en quelque sorte un peu de lui-même et de son parcours familial par l'intermédiaire de ses personnages. Ainsi il serait possible de rencontrer dans les sujets traités un certain entrecroisement des circonstances connues de l'auteur soit en tant qu'écrivain soit dans l'exercice de la médecine et bien sûr celles de quelqu'un identifié à la communauté juive établie dans la ville de Porto Alegre, la capitale de l'État le plus méridional du Brésil.

Au cours de sa carrière de médecin, Scliar a probablement eu l'occasion de connaître un patient voulant raconter l'histoire de sa vie. Si *Sa Majesté des Indiens* est une œuvre fictionnelle, des traces biographiques et autobiographiques peuvent bel et bien s'imbriquer dans sa composition, qui s'approche un peu de l'oralité propre aux « conteurs ». Scliar était d'ailleurs fier de se définir comme tel depuis son enfance, en se nommant lui-même « le petit conteur d'histoires du quartier Bom Fim à Porto Alegre ».

Pour fuir le caractère biographique, l'auteur a recours à une intéressante stratégie : un personnage fictif est aussi le narrateur, en sorte qu'il est le seul responsable de la véracité des faits. Atteint d'une cardiopathie ischémique, mourant, dans son lit à l'hôpital, il raconte à sa façon l'histoire de Noël Nutels à son médecin, qui est toujours à son écoute soit pour suivre de près son état de santé (qui requiert des soins intensifs), soit parce que ce patient est un séducteur, atout propre aux conteurs d'histoires qui savent attirer l'attention de l'interlocuteur. Cette ambiguïté qui est livrée

au lecteur met en évidence une particularité de la profession de médecin, celle de savoir être à l'écoute d'autrui.

L'état du narrateur et la succession des moments de lucidité et de délire justifient des souvenirs incomplets, fragmentaires. Toute situation dans laquelle le réel et la fantaisie deviennent difficiles à distinguer pourrait donc correspondre à l'état de santé de l'infirmes. Pourtant, ce qui se passe, c'est une transmission de mémoire, opaque, inexacte, mais mémoire quand même. Peut-être cette mémoire imaginée que Paul Ricœur met en opposition avec la mémoire qui répète. L'extrait qui suit présente cette ironie de la part du narrateur avec les hypothétiques propos du médecin qui prend des notes en même temps qu'il écoute l'histoire tout en annonçant que les choses qu'il fabule peuvent échapper à l'univers réel :

Et vous, vous voulez savoir comment c'est l'histoire que j'imagine, docteur ? C'est une chose que fait peur à moi-même, mais vous, un médecin, vous avez des conditions de l'écouter. Peut-être que vous avez besoin de l'écouter, puisqu'il s'agit de votre patient. Vous avez besoin de tout savoir sur lui, y compris les choses qu'il fabule. Peut-être que vous avez envie de l'écouter. Vous êtes médecin, mais peut-être que vous n'êtes pas immune à la morbide curiosité – vous avez envie d'écouter, docteur ? Oui ? Hum. Alors on y va, on va à l'histoire¹⁰.

Sa Majesté des Indiens est en fait le deuxième roman de Moacyr Scliar à rendre hommage à un médecin hygiéniste. Le roman *Sonhos Tropicais*¹¹ écrit cinq ans avant, traduit en France et publié par la maison d'édition Belfond sous le titre *Oswaldo Cruz le magnifique* (1998), racontait déjà la vie d'un médecin qui avait éradiqué plusieurs épidémies dans la ville de Rio de Janeiro au tournant du 20^e siècle.

La condition de médecin hygiéniste, souvent mal comprise par la société brésilienne, a permis à Scliar comme à Noël Nutels, d'être dans la condition de ce que Régine Robin appelle l'*entre-lieu*, de flâner par plusieurs chemins qui bifurquent et se rencontrent : médecine, culture et société :

10 Moacyr Scliar, *A majestade do Xingu*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, p. 66.

11 Moacyr Scliar, *Sonhos tropicais*, São Paulo, Companhia das Letras, 1992, 212 p.

Noël est médecin. Il n'est pas trop médecin selon les critères habituels ; il s'agit d'un hygiéniste. Une fois j'ai demandé à l'un de vos collègues, docteur, et il m'a dit qu'un hygiéniste c'est le médecin qui travaille avec le corps social, pas avec le corps individuel. J'avoue que je n'ai pas très bien compris. Le corps social c'est quoi ? Où est le corps social ? La tête dans l'étrémité de Béring, les pieds dans la Patagonie gelée, le dos sur la forêt amazonienne, c'est là-bas que se trouve le corps social ? Comment examine-t-on le corps social¹²?

En fait, le narrateur a rencontré Noël Nutels dans le bateau qui a amené leurs familles au Brésil. La description de son débarquement au Brésil est un peu la métaphore de comment était perçue l'arrivée des Juifs au Nouveau Monde. À l'époque, il était un gamin de cinq ans et on l'a descendu dans un panier qui est resté bloqué entre le bateau et les quais : « J'ai ouvert les yeux. J'étais dans un espace indéfini, un espace qui n'était ni le ciel ni la mer, mais le limbe des petits émigrants infortunés¹³. » Cette sensation de hors lieu est également décrite dans « L'immense fatigue des pierres » où l'image des avions donne l'idée d'être partout et nulle part :

Mes racines sont en l'air dans le vide, partout et nulle part dans l'impatience des lilas, dans le vide de nos espérances fatiguées, dans nos piétinements maladroits. Peut-être ne suis-je moi-même qu'en avion, dans l'absence aux abords du ciel, dans les lames noires, la houle duvetueuse des nuages, et bientôt l'orage, le violet du lever du soleil, nulle part, sur l'océan¹⁴.

Sa Majesté des Indiens nous présente ainsi, par l'intermédiaire de ces deux personnages, un peu des chemins parcourus par les immigrants juifs de la première moitié du xx^e siècle au Brésil : l'un, ce narrateur qui considère avoir eu une vie décevante toujours comparée aux grands faits réalisés par Noël Nutels, vit à São Paulo, dans le Bom Retiro, un quartier de prédominance juive, où il constitue une famille et devient commerçant, comme beaucoup

12 *Ibid.*, p. 110-111.

13 *Ibid.*, p. 49.

14 Régine Robin, 1996, *op. cit.*, p. 25.

d'autres Juifs immigrants (installés d'abord dans de petits villages de campagne puis, la vocation agricole ne faisant pas partie des moyens de subsistance, partant vivre dans les grandes villes). Noël, par contre, représente en quelque sorte un autre profil d'immigrants ou de fils d'immigrants qui souhaitent échapper au sort de leurs ancêtres. Il n'est pas rare de voir des médecins d'origine juive, la médecine permettant une grande mobilité en cas de besoin.

De façon analogue à ce qu'on voit chez Régine Robin quand elle parle de Montréal, il y a des passages du roman qui soulignent un Brésil hybride soit dans l'aspect culturel, soit ethnique. Le narrateur décrit deux espaces distincts, en les mettant au même niveau d'observation : les quartiers de la ville de São Paulo, le plus grand centre urbain du pays, et la forêt amazonienne où se trouve son ami Noël Nutels :

Noël au Xingu, moi à São Paulo. Noël entre les indiens, moi entre les blancs, mulâtres, japonais, italiens, slaves, entre les tribus dans les villes : tribus d'adolescents dans les bars, tribus de travestis dans les avenues, tribus de misérables sous les viaducs, tribus d'exécutifs dans les restaurants¹⁵.

Par l'intermédiaire de ce narrateur les conflits internes propres aux immigrants juifs nous sont présentés, sans pourtant oublier les moments politiques et culturels de relevance dans le contexte brésilien tels que la Semaine d'Art moderne de 1922, le gouvernement de Getúlio Vargas, le coup d'état militaire de 1964, etc. Dans ce processus d'insertion, associé à l'idée conçue autour de l'image d'un pays tropical et joyeux, dont l'auteur même a dédié quelques écrits à aborder et ressignifier la question, l'humour juif, celui capable de rire de soi-même dans les situations de désarroi, est présent. Comme par exemple dans cet extrait où des militaires rendent visite à Noël Nutels dans ses derniers jours à l'hôpital et lui demandent comment il se sent, et obtenant pour réponse : « Je me sens comme le Brésil : dans la merde et entouré de généraux¹⁶. »

15 Moacyr Scliar, 1997, *op. cit.*, p. 196.

16 *Ibid.*, p. 8.

On comprend bien l'option de Scliar d'utiliser des allégories propres au réalisme magique, au moment où le Brésil succombait à la censure imposée durant la période de dictature militaire, plus précisément entre les années 1964 et 1984. Si les atrocités perpétrées contre cette société-là au long de ces vingt ans étaient subtilement dénoncées dans ses œuvres, *Sa Majesté des Indiens*, publié plus de dix ans après, s'avère le roman le plus ouvertement critique à ce sujet. L'auteur n'hésite pas à mettre en rapport tout un imaginaire juif concernant les persécutions connues au long des siècles et la terreur instaurée durant le régime militaire dictatorial au Brésil :

Si je vous dis que j'ai prévu le coup militaire vous le croyez, docteur ? En effet, j'ai prévu le coup, oui, monsieur, Je ne dirais pas que j'ai pu prévoir le jour, mais il y a eu le coup d'État. Les gens comme nous, les gens qui vivent ou ont vécu sous la menace constante, les gens comme ça ont une espèce de sismographe capable de détecter les convulsions historiques avant qu'elles n'arrivent. Ma grand-mère percevait quand un pogrom s'approchait¹⁷.

Le personnage-narrateur voit les Indiens comme la figure la plus proche de la représentation d'une origine brésilienne. Cependant, en essayant d'échapper aux clichés, il décrit ce qu'il a trouvé dans les livres leur concernant, et rapporte qu'ils seraient aussi comme les Juifs des étrangers à l'origine, venus de l'Asie il y a longtemps. Passionné par la lecture, il essaie de prendre dans la littérature des exemples en ce qui concerne sa volonté d'intégration : « Je lis José de Alencar, Franz Boas, Darcy Ribeiro, mais la pratique est plus importante que la théorie¹⁸. » L'affaire que le personnage entretient avec une femme qui s'appelle Iracema est une allusion à l'Indienne du roman *Iracema* (1865) de José de Alencar, qui devient amoureuse d'un Portugais à l'époque des découvertes en le faisant s'intégrer à sa communauté.

17 *Ibid.*, p. 148.

18 *Ibid.*, p. 188.

Si Noël découvre les Indiens au Xingu, lui, le narrateur, découvre Iracema¹⁹, la femme qui accueille l'étranger. Il se présente donc comme quelqu'un qui dans sa vie essaie de faire une relecture de ses acquis littéraires et de sa composition identitaire tout en prenant en compte la dynamique de la société qui continuellement se transforme en quelque chose de nouveau et imprévisible.

L'idée de succès au Brésil, selon le personnage-narrateur de *Sa Majesté des Indiens*, n'est pas une réalisation financière, mais une volonté de s'intégrer. Celui-ci obtient à sa façon cette intégration même s'il n'arrive pas toujours à percevoir sa réussite. C'est dans la vie de Noël qu'il voit le vrai modèle d'intégration qui rend libre, en opposition à sa situation de demeurer dans son magasin du quartier Bom Retiro. Noël, symboliquement, représente la figure de quelqu'un qui se trouve en plein processus transculturel, en mouvement et à la rencontre de l'autre. La condition identitaire de Noël serait celle de l'homme qui se complémente, s'ouvre à l'imprévisible sans pourtant oublier ses mémoires et traditions :

Noël ne restait pas en place, il avançait, s'enfonçant plus avant dans la forêt, de plus en plus profondément dans le Brésil. Noël devenait indien, un Indien juif, mais un Indien. Un Indien vif, plus vif que les Indiens eux-mêmes. Un Indien inquiet, à parcourir sans cesse les chemins du Brésil central²⁰.

Devenir un Brésilien authentique, selon le narrateur, c'est se livrer à ce processus de transculturation mentionné précédemment. Habité par un complexe d'infériorité et se percevant comme quelqu'un un peu isolé, il reconnaît cela plus clairement en idéalisant l'autre, Noël. Un autre pour dévoiler un moi, soit par ressemblance, soit par opposition. Noël, tel qu'il est présenté par son ami, pourrait correspondre à l'image de l'acteur transculturel décrite par Afef Benessaïeh dans son livre *les Amériques transculturelles* :

19 *Ibid.*, p. 159.

20 *Ibid.*, p. 101.

La notion de transculturalité exprime avec souplesse et tout en nuances la composition plurielle des identités culturelles qui ne se reconnaissent plus nécessairement dans une définition ou une autre, mais qui s'interpénètrent dans une zone ambiguë, intermédiaire, changeante et mobile. L'acteur transculturel est un migrant, parfois seulement imaginaire, qui ne parvient plus à exprimer son identité en brandissant un quelconque passeport. Non seulement en a-t-il plusieurs, réels ou symboliques, mais il a aussi en main une nouvelle carte indiquant la pluralité de son appartenance identitaire culturelle selon le lieu, le moment, ou même l'itinéraire²¹.

Le Juif en question dans l'œuvre de Moacyr Scliar comme celui de l'œuvre de Régine Robin n'est pas évidemment le Juif d'Israël, il ne se trouve pas au milieu des conflits associés aux questions ethniques et territoriales du Moyen-Orient qui déclenchent souvent des discussions géopolitiques assez tendues. Le Juif ici, comme on peut l'observer, est un individu qui, ayant connu plusieurs déplacements, essaie de trouver sa place en contexte américain, en construisant son identité dans l'exercice continu de traduction et rupture.

Le rapport entre le Juif et l'Indien (Noël et les indiens) s'organise dans la logique du personnage-narrateur comme une forme de raisonner sa condition d'immigrant, de Juif et de Brésilien. Le fait que les Indiens soient le peuple originellement brésilien est mis en question à partir d'une réflexion présentée par le personnage-narrateur. Selon sa lecture, il y a eu des déplacements entre l'Asie et le continent américain bien avant la période de la découverte du Brésil qui suggèrent que les Indiens ont immigré eux aussi, ce qui corrobore, sur le plan anthropologique, que l'existence d'un peuple « racine », fondateur, est toujours questionnable. On doit à Édouard Glissant la constatation que les cultures ataviques ont tendance à devenir composites. Un phénomène qu'il appelle « créolisation », caractérisé par la rencontre d'éléments culturels provenant de différents horizons qui s'imbriquent et se confondent les uns avec les autres, produisant quelque chose de nouveau et totalement

21 Afef Benessaïeh, *Amériques transculturelles*, Presses de l'Université d'Ottawa, 2010, p 2.

imprévisible. Un phénomène vérifié aux Antilles, par exemple, et aussi au Brésil. En identifiant cela dans l'expérience de Noël au Xingu, le narrateur voit chez les Indiens quelque chose de sa propre histoire, comme un point d'intersection, un entrecroisement de destins : « Ici se rencontrent deux chemins, celui des indiens qui sont venus de l'Asie et le sien depuis Ananiev²² » :

Les Indiens. Comme nous, ils étaient venus de loin ; différemment de nous, ils étaient venus il y avait longtemps – mais, dans un certain moment, ils avaient été comme nous, les intrus. Intrus ? Bien sûr. En tant que nouveaux arrivés ils étaient intrus. [...] Au long des générations, ils se sont petit à petit intégrés dans le paysage, ils sont devenus des êtres de la nature comme les arbres dont les fruits ils cueillaient, comme les animaux qu'ils abattaient²³.

Cette volonté de s'intégrer, de devenir un agent transculturel est présenté dans la description d'un rêve du narrateur à son médecin aux derniers moments de sa vie : le rêve d'ouvrir un magasin au Xingu. Il l'appellerait *Sa Majesté des Indiens*, donnant suite plus ou moins au modèle de commerce qu'il avait au Bom Retiro à São Paulo, en proposant la vente au détail d'une grande variété de produits, comme faisaient depuis des années les immigrants commerçants d'origine juive de ce quartier. Son magasin prendrait en compte un monde en mouvement. En se munissant de son répertoire du passé et en ajoutant des éléments nouveaux, les nouveautés résultant du contact de différentes origines et cultures, « il allait vendre tout ce qu'il avait vendu auparavant et tout ce que l'asiatique vendait maintenant, la tradition et la modernité²⁴ ». Il ajouterait ainsi sa réalité de commerçant au discours social. En même temps que Noël établissait un contact entre la civilisation et l'Indien, dans le respect de cette culture ancestrale, le personnage-narrateur offrirait à l'Indien les produits de cette civilisation : « les ventes se feraient dans la devise du pays dit-il, mais j'accepterais aussi le troc, recevant en

22 Moacyr Scliar, 1997, *op. cit.* p. 108.

23 *Ibid.*, p. 102.

24 *Ibid.*, p. 207.

échange une lampe de poche, un arc et des flèches²⁵ ». Il proposerait beaucoup de produits, y compris des mémoires, oui, des mémoires transformées en produits ou vice-versa, comme les miniatures du navire *Madeira* qui avaient amené tant d'immigrants au pays, la mémoire des objets, tels ceux qu'on trouve dans le commerce, dans les archives, dans les musées.

Le titre du livre ne serait-il pas une référence à un processus de transculturation que le narrateur voudrait voir se matérialiser, abritant des éléments d'un monde vraisemblable et en même temps d'un monde où il y a de la place pour les croyances ? Ce magasin serait alors allégoriquement un lieu pouvant accueillir le multiple, comme l'espace bio-fonctionnel développé par Régine Robin : « Dans *Sa Majesté des Indiens*, il y aurait de la place pour le réel et pour l'Imaginaire. La conjugaison parfaite du pratique et du mythique²⁶. »

Régine Robin et Moacyr Scliar : convergences

Régine Robin et Moacyr Scliar ont en commun le fait de créer dans leurs livres un espace intermédiaire entre le réel et la fiction, et de présenter des expressions de la communauté américaine d'origine juive. De sorte que s'entremêlent, dans leurs œuvres, une dimension nationale, une dimension régionale et une dimension communautaire transnationale.

On retrouve dans leurs romans les thématiques associées à l'imaginaire juif, à savoir, l'errance, la peur de perdre ses références culturelles, le désir de s'insérer dans le monde dit « globalisé » tout en préservant une mémoire collective, qui devient un exercice de conciliation entre « rappel » et « oubli », une sorte d'agencement et de quête d'équilibre entre le deuil de l'origine et le devoir du souvenir. La figure du Juif apparaît d'une certaine manière comme une métaphore d'un individu ou d'une collectivité, pas tout à fait à l'aise dans son milieu, et qui cherche à se comprendre. Une errance à la fois spatiale et temporelle. Ainsi le Juif de Régine Robin incarne

25 *Ibid.*, p. 208.

26 *Ibid.*, p. 209.

aussi la figure du Québécois, dont la vie est guidée par l'absence, le manque, l'exil dû aux vagues migratoires, plus récentes si on les compare au contexte brésilien présenté dans les œuvres de Scliar, où les personnages vivent mieux l'exercice de négociation entre tradition et rupture. Dans *Sa Majesté des Indiens* comme dans « L'immense fatigue des pierres », nous avons l'exercice de mémoire comme élément référentiel pour le présent. Nous avons aussi à partir de ces récits d'immigration une représentation de la trajectoire de l'intégration des Juifs au Brésil et au Canada qui fait partie de cette composition hybride contribuant à la formation d'une identité nationale et américaine.

Lié à plusieurs cultures, l'immigrant, d'une façon générale, se voit dans une situation où il ne s'agit pas seulement d'administrer ses différences en relation à son milieu, mais aussi de se tisser, de se composer une nouvelle identité. De ce fait, son identité oscille laissant sans réponse précise la question qui suis-je ? À force de ces déménagements, il est condamné à vivre dans l'altérité, c'est-à-dire dans une sorte d'exil qui n'est pas seulement celui de l'espace, mais aussi celui de l'identitaire. S'insérer à ce nouveau monde implique se rendre disponible aux échanges, être ouvert à la constitution de nouveaux imaginaires, construire et reconstruire le territoire et soi-même.

En ce qui concerne ces personnages des œuvres de Régine Robin et de Moacyr Scliar, il apparaît qu'il faut penser l'identité sans se fixer dans les origines ni se déraciner brusquement, ni s'insérer sans calcul dans sa nouvelle communauté, ni en prendre distance, mais trouver une identité rhizome (pour utiliser la notion de Deleuze et Guattari), en constante construction, comme des avatars inachevés : « Faites rhizome et pas racine, ne plantez jamais ! Ne semez pas, piquez ! Ne soyez pas un ni multiple, soyez des multiplicités²⁷ ! »

Si ces œuvres nous permettent d'établir des liens entre la littérature québécoise et brésilienne et si nous trouvons une certaine

27 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mil platôs : capitalismo e esquizofrenia*, v. 1, Rio de Janeiro, Éd. 34, 1995, p. 36.

relation entre les questions abordées dans l'œuvre de ces deux écrivains – immigration, mémoire, condition juive, quête d'identité, par exemple –, les tensions autour de la problématique de l'exil et les mémoires traumatiques qui hantent les personnages de l'œuvre de Robin semblent moins intenses ou passibles d'être administrées d'une façon moins conflictuelle que dans l'œuvre de Moacyr Scliar. Soit par une question de style dû au fait que ses trames présentent ou résultent souvent de la recherche d'une solution aux situations d'impasse vécues par les personnages, ce qui procure un certain réconfort, soit parce que le lieu où se passe la trame est un pays qui porte dans son imaginaire social la question de multiculturalisme non nécessairement bien résolue, mais considérée comme un atout.